

L'homme qui a dit non à la vendetta

10-12 minutes

On a tué son père, blessé sa mère et sa petite soeur. Stefanu Manunta a préféré l'exil à la vengeance. La vie à la mort.

Inutile de demander à Stefanu Manunta où il vit. Corps affûté et oeil aux aguets, le jeune homme esquive. Il est "en cavale", confie-t-il dans ce café parisien où il rencontre L'Express: "J'ai plusieurs points de chute, je bouge beaucoup. Seules ma mère, ma soeur et ma compagne savent où je dors." A 29 ans, il n'est pourtant pas un meurtrier, ni un braqueur. Il ne fuit pas la police, ni la justice. Depuis septembre 2013, il a quitté sa Corse natale pour enrayer l'engrenage mortifère de la violence. Son père a été tué, "Ste" a manqué l'être deux fois. Sa mère, Angèle, et sa petite soeur, Carla-Serena, ont été grièvement blessées. Lui a pris le large pour ne pas mourir sur une terre où, parfois, on abat les fils avant qu'ils ne puissent venger leurs pères, laver le sang par le sang. Il est parti parce qu'il refuse la vengeance, ce "pacte avec le diable". "Je n'ai pas envie que ma mère m'enterre ou qu'elle me rende visite au parloir pendant vingt ans", résume-t-il. Ni justicier, ni gibier, Stefanu veut "une famille, une vie", tout simplement.

"Ils ont tiré sur mon bébé"

[Yves Manunta, son père, est mort à 50 ans, le 9 juillet 2012.](#)

Froidement abattu par un commando qui lui tire treize balles dans le dos, alors qu'il rentre chez lui, sur les hauteurs d'Ajaccio, au guidon de son scooter. Huit mois plus tôt, il

échappé à un premier guet-apens. Ce 8 novembre 2011, il est environ 18h40 quand il gare sa Peugeot 308 sur le parking de sa résidence, "Les terrasses de Balestrino". Son épouse est assise à son côté, sa fille de 10 ans derrière lui. Les tueurs surgissent de la pénombre et ouvrent le feu à cinq mètres de la voiture, dont le côté gauche est transpercé par 43 projectiles. Le père de famille parvient à s'échapper. Angèle Manunta est touchée à l'aine, au ventre, au bras, à la jambe. Deux balles de kalachnikov déchirent le bras de Carla-Serena.

Face aux enquêteurs, sur son lit d'hôpital, Yves Manunta brise la loi du silence. La petite a reconnu l'un des assaillants, affirme-t-il. Celui dont le visage n'était pas masqué, c'est Marc, l'un des jumeaux Pantalacci. Son frère Dominique et lui, mis en examen pour une sanglante fusillade dans une boîte de nuit de Porticcio, viennent de sortir de prison sous contrôle judiciaire. [Dans une interview à Europe 1](#), quelques jours après, Manunta répète ses accusations. "Ils ont tiré sur mon bébé de 10 ans", lâche-t-il, et ça le rend fou.

La hache de guerre est déterrée

Entre Francis Pantalacci, le père des jumeaux, et Yves Manunta, la hache de guerre est déterrée depuis des années. Ancien militant nationaliste, Manunta a monté une société de sécurité, la SMS, avec un ex-frère d'armes, Antoine Nivaggioni. Au fil des ans, les relations s'enveniment entre les deux hommes, le premier accusant le second d'être une balance et de taper dans la caisse. Devenu patron de sa propre entreprise, Manunta reproche à son ex-associé de rafler tous les contrats grâce à l'appui de Pantalacci, alors président de la commission des appels d'offre à la Chambre de commerce d'Ajaccio. En juin 2011, ce dernier sera condamné à deux ans de prison, dont un avec sursis, dans l'[affaire de la SMS](#), cocktail corse de marchés publics truqués, d'escroqueries et d'abus de biens sociaux. Manunta, jugé en tant qu'ex dirigeant, bénéficie d'une relaxe. Quant à Nivaggioni, il a été assassiné quelques mois plus tôt. Entre les Pantalacci et les Manunta, rien ne va plus.

procès, âpre et tendu, a laissé des traces. Trop de rancœur, trop de haine opposent les deux clans, qui se sont écharpés par avocats interposés. Placé sur écoute, un proche des Pantalacci évoque d'ailleurs, en octobre 2011, la nécessité de "sortir" Yves Manunta. En clair, de le liquider.

Dix-sept pages de douleur et de rage

Au procès des jumeaux Pantalacci, cinq ans plus tard, Carla-Serena a beau répéter qu'elle a reconnu Marc, son témoignage ne suffit pas: [la cour d'assises des Bouches-du-Rhône acquitte Marc et Dominique](#), dit "Dumè", féroce ment défendus par une brochette de ténors du barreau. Stefanu, sa mère et sa soeur sont abasourdis par ce verdict. En juin dernier, quand s'ouvre le procès en appel, à Aix-en-Provence, [les Manunta ne sont pas assis sur le banc des parties civiles](#). Ils ne croient plus à la justice des hommes. Au deuxième jour d'audience, le président donne lecture d'une longue lettre envoyée par "Ste" à la cour. Dix-sept pages qui disent sa douleur et sa rage face à la morgue des Pantalacci, face aux magistrats trop cléments, face à la sauvagerie qui n'épargne plus les enfants. "La Corse est en train de sombrer dans les abysses de la violence", se désespère-t-il. En raison de l'absence de la principale enquêtrice de l'affaire, le procès est reporté à une date ultérieure.





Cette violence, Stefanu la côtoie depuis qu'il est tout petit. Il a 7 ans en mars 1996, quand son père adoré est la cible d'une tentative d'assassinat devant la préfecture d'Ajaccio. Une guerre fratricide entre nationalistes corses fait alors rage. Touché à la tête, aux jambes et au talon, Yves Manunta est sauvé par son gilet pare-balles. Mais il refuse de livrer les noms des hommes qui l'ont mitraillé à visage découvert. "On ne va pas pleurer chez les flics quand on se fait tirer dessus", justifie-t-il. "Ste" se souvient de la photo de son père au journal télévisé, des mensonges de sa mère - elle parlait d'un "accident" -, de la perquisition chez eux : "J'étais enfermé dans une pièce avec un enquêteur, qui m'a demandé de compter jusqu'à 1 000. Pendant ce temps, des amis 'natis' de ma famille ont fait sauter le verrou de la porte d'entrée." Après ces semaines-là, plus rien n'a jamais été tout à fait comme avant : "Je savais que la mort pouvait frapper à tout moment, et que la vie ne tenait qu'à un fil."

Météo meurtrière sur la Corse

Pourtant, Stefanu a tenté de désamorcer le destin. Les frangins Pantalacci, il les connaît bien. Ensemble, ils ont joué au foot sur la plage du Neptune, joué à la belote au Café de Paris, regardé la série *Mafiosa* en se donnant du "Ô frate !", traîné en boîte à L'Entracte. Les pères se haïssaient, les enfants s'amusaient. Mais les ados ont grandi. Quand Yves Manunta et Francis Pantalacci s'entredéchirent au procès de la SMS, les jumeaux sont en détention provisoire. "Ste" écrit à l'un, puis à l'autre. Tente de les joindre par téléphone. Contacte la compagne de Marc via Facebook. Sans succès. "Le silence était de plus en plus pesant, se remémore-t-il. J'avais l'impression qu'une bombe à fragmentation n'allait pas tarder à exploser." Quelques semaines plus tard, un soir de novembre, un déluge de balles s'abat sur la famille Manunta.

Aa

En Corse, la météo des mois qui suivent est meurtrière. Après

Yves Manunta, deux autres protagonistes du dossier de la SMS tombent à leur tour : [Antoine Sollacaro](#), l'avocat de Francis Pantalacci, exécuté en octobre 2012, puis [Jacques Nacer](#), le président de la chambre de commerce, le mois suivant.

Stefanu est convoqué deux fois par les policiers qui enquêtent sur la mort de Me Sollacaro. "Tous les six mois, j'étais entendu dans tel ou tel dossier d'assassinat ou de tentative," raconte-t-il. A deux reprises, la mort le frôle, lui aussi. En octobre 2012, une information judiciaire est ouverte à Marseille contre quatre hommes interpellés à proximité de son domicile. Il est grand temps de partir. "C'est ce que mon père aurait dû faire, soupire-t-il. Mais il était trop têtu pour s'y résoudre."

Il ne reverra pas son île de sitôt

Désormais, "Ste" tente d'apprivoiser l'exil avec sa compagne, Jenni. La Corse lui manque, terriblement. Son village de Carbuccia, la mer et le maquis. Les fêtes de Noël et les anniversaires en famille. Il pense à sa soeur de 17 ans, lycéenne à Ajaccio, qui croise si souvent les Pantalacci, au hasard des rues ou à la terrasse des cafés. A sa mère, à cette jambe gauche qui lui fait souffrir le martyr, à cette balle de Kalachnikov logée dans son ventre qui affole les portiques d'aéroport. Lui, "l'homme de la maison", enrage de ne pas être là pour soutenir ces deux femmes de sa vie. Depuis quatre ans, il lui est arrivé de se rendre à Ajaccio, en catimini. A chaque fois, il s'est calfeutré derrière la porte blindée de l'appartement familial, sous la protection de ses caméras de vidéosurveillance. Mais c'est fini. Il ne reverra plus son île de sitôt. Il le sait, sa lettre à la cour d'assises d'Aix-en-Provence a carbonisé ses derniers espoirs de retour.

Inlassablement, obsessionnellement, Stefanu revient à la triple tentative d'assassinat de novembre 2011. A cette procédure judiciaire dont il a arpenté les moindres recoins. Il a "du mal à penser à autre chose". Est-ce une sorte de déformation personnelle ? Il adore les dossiers judiciaires et se passionne pour la psychologie des criminels. Accro à l'émission *Fait*

entrer l'accusé, il se souvient des noms, des dates, des faits qui tissent la trame des affaires décortiquées.

"On ne sait jamais comment les choses vont tourner"

Aujourd'hui encore, il peine à s'inventer un avenir. Après sa formation de dirigeant de société de sécurité, il a travaillé avec son père. "Je ne jouais pas au fils du patron, insiste-t-il. J'ai été gardien dans des grandes surfaces, j'ai bossé le week-end, la nuit." Au fond, il ne s'est jamais imaginé une autre vie que celle-là, au côté de son géniteur. Ces deux-là avaient de beaux projets en Chine, en Afrique, en Roumanie et jusqu'au Nicaragua et au Costa-Rica. "Je ne me suis jamais interrogé sur mes envies, mes compétences", avoue-t-il. Mais on ne se refait pas - pas complètement. Les métiers de l'ordre et de la protection l'attirent. En attendant, il fait du sport tous les jours, pratique le tir sportif - "on ne sait jamais comment les choses peuvent tourner" - et revisite les grands classiques du cinéma. "Ste" n'en dit pas plus. On n'est jamais trop prudent en cavale...